

Qu'est-ce que la fougue sinon la soif d'exister ? L'investissement total de l'être dans un désir ? Qu'elle soit sensuelle ou artistique, la fougue a ceci de séducteur qu'elle rend visible une force vitale intérieure. Les élans fougueux ont à voir avec la fascination du caché-dévoilé, avec le mystère des aspirations profondes. L'éloge de la fougue est éloge de la vie.

L'œuvre de Théodore Géricault possède tous les caractères de la fougue et son attrait, ce qui le rend vivant, animé de sa personnalité. Ses contemporains ont témoigné de l'aura que sa personne exerçait, de ses qualités comme de ses passions. Sans compromission, avec la conviction et la sincérité d'un tempérament romantique, Géricault a peint, dessiné, sculpté, *con amore*. Moins fait pour toucher la raison que le cœur, son art est pétri d'émotions prenant parfois le pas sur le sens commun. Certains historiens, aveuglés par une doxa cartésienne, ont pu penser que cet art sensible était le fait d'un esprit fruste. Loin d'être dépourvu de pensées, il nécessite bien au contraire de

connaître finement l'essence de l'homme. Pour concevoir tout ce que Géricault a produit en sa courte vie, il fallait être doté d'une courageuse clairvoyance et d'une intelligence rare.

Son langage esthétique est atemporel. C'est de l'humain parlant aux humains à travers les âges, racontant des élans, des révoltes et des emportements, des joies et des peines, ce que la vie fait éprouver à tout un chacun. La couleur, la ligne, le dessin, la pâte disent ce qu'il a aimé et honni, avec brio. En artiste exigeant, Géricault n'a eu de cesse de perfectionner un talent uni à un esprit élevé et à un œil curieux.

Théodore Géricault vit le jour le 26 septembre 1791 à Rouen. Son père, Georges, avocat âgé de quarante-sept ans, était originaire de Saint-Cyr-du-Bailleul, dans la Manche, entre Mortain et Domfront. Le patronyme de Géricault – « géricots » ou « géricotiers », surnom des habitants du bourg voisin de Ger – tiendrait à ces origines. Sa mère, Louise-Marie

Eugène Devéria d'après Eugène Delacroix (?)

Portrait de Géricault, 1824

Lithographie, 20 x 12,9 cm

Paris, musée Carnavalet

Don James Bergquist, Inv. 1987.106

Caruel, rouennaise comptait trente-huit années. Le trio vécut dans la vieille ville, sur la paroisse Saint-Romain. Georges Géricault, ayant fait fortune dans le commerce de tabac avec ses beaux-frères, la famille s'établit à Paris en 1797. Théodore y accomplit une scolarité brillante, d'abord en pension, puis au collège et au lycée. De sa nature innée, une parente et amie, la comtesse de Pracontaz, garda le souvenir d'un « paresseux par délice », chéri par sa grand-mère maternelle¹.

Les vacances se partageaient en séjours chez les oncles paternels, dont l'un, Siméon Bonnesœur-Bourginières était une figure politique, député de la Manche à la Convention nationale, ayant voté la mort de Louis XVI. La fascination de Géricault pour les chevaux, en excellent cavalier, se développa au cours de ces villégiatures dans le bocage mortainais ainsi qu'à

1. Charles Clément, *Géricault, étude biographique et critique*, Didier, 1868, p. 15.





L'Homme entraîné par la volupté et la folie, 1816-1817
Mine au graphite et encre sépia sur papier, 16,9 x 21,5 cm
Dijon, musée des Beaux-Arts

Rouen et à Paris. Il cultiva ce goût immodéré, marqueur de son art, dans les ateliers des deux peintres auprès de qui il se forma entre 1808 et 1816, Carle Vernet et Pierre Guérin. Ses premiers tableaux exposés aux Salons de 1812 et 1814, furent deux portraits en pied de cavaliers militaires. Le jeune artiste dévorait en parallèle les maîtres anciens, qu'il copiait sans préférence d'école ni de siècle : Raphaël, Rubens, Titien, Véronèse, Cornelis de Heem, Velásquez, Ruisdael, Jan Wijnants, Benedetto Castiglione, Carel Fabritius, Parmesan, Guido Reni, Salvator Rosa, Michel-Ange, Leonello Spada, Zurbarán, Rembrandt, et ses contemporains, Louis David, Jean-Antoine Gros.

Héritier de sa mère en 1808 puis de son aïeule maternelle en 1813, Géricault connût une aisance financière qui lui offrit une indépendance, sans la certitude d'un chemin. Un temps engagé dans la Garde nationale à cheval de Paris puis dans les Mousquetaires lors de la première Restauration, il s'initia à la franc-maçonnerie en Normandie sous les Cent-Jours, tenta le concours du prix de Rome de l'Académie des Beaux-Arts en mars 1816 puis partit à l'automne suivant en Italie, où il séjourna jusqu'en novembre

1817. A l'issue de ce voyage fondateur où il croisa la liberté et la fougue des chevaux sauvages à Rome, un fils lui naquit en août 1818 de sa liaison avec sa tante par alliance, Alexandrine de Saint-Martin. On a pu parler d'« amours coupables » de Géricault. Mais l'intensité d'un sentiment supérieur, donnant le courage de défier les convenances sociales, comme la vaillance d'un individu s'assumant face à la masse bienpensante ne sont-ils pas plus grands ?

Surgit alors simultanément un immense projet à la lecture du récit du *Naufrage de la frégate « La Méduse »*, faisant partie de l'expédition du Sénégal en 1816, publié par deux survivants, Alexandre Corréard et Henri Savigny, en novembre 1817. Géricault s'empara de la cause dénonçant le scandale d'une incompetence de l'administration de la Marine royale, pour « faire connaître au monde civilisé » les « détails des souffrances les plus cruelles » subies lors « d'un naufrage aussi terrible », sans précédent selon les auteurs. En offrant à ce fait divers, lieu d'anthropophagie, les dimensions de la peinture d'Histoire, l'artiste hissa le sort des plus humbles à la même hauteur de celui des puissants.

« Résultat logique, sa nature même étant d'être tout en tout : cavalier, peintre, il ne fait rien qui ne soit entièrement vécu, aucun geste n'est gratuit, aucun acte n'est superficiel, tout sourd du plus profond, tout engage la personnalité complète... »

Denise Aimé-Azan, *La Passion de Géricault*, Paris, Fayard, 1970, p. 64

Cheval cabré dit Tamerlan, 1812-1814
Huile sur toile, 45,5 x 37,5 cm
Rouen, musée des Beaux-Arts
Inv. 1923.10

© C. Lancien, C. Loisel / Réunion des Musées Métropolitains Rouen Normandie



« Il aime, il comprend, il accepte tout : l'Antiquité et la Renaissance, la ligne sévère des Grecs et des Florentins, aussi bien que la couleur des Vénitiens et le clair-obscur des Flamands. »

Charles Clément, *Géricault, étude biographique et critique, avec le catalogue raisonné de l'œuvre du maître*, Paris, Didier & Cie, 1879 (3^e éd.), p. 9

Portrait équestre de Marie de Médicis (dit aussi *Le Triomphe de Juliers* ou *Marie de Médicis au Pont-de-Cé*), d'après Rubens, 1812

Huile sur toile, 45,7 x 38,1 cm

Collection particulière

Photo © Christie's Images / Bridgeman Images





« On avait reproché à Géricault, dans son premier tableau, cette fougue d'exécution qui forme une de ses plus précieuses qualités ».

De La Garenne, « Géricault », *Biographie universelle*, Paris, Michaud, 1838, t. LXV, Supplément, p. 296-299, p. 297

Officier des Chasseurs de la Garde impériale chargeant
(esquisse pour le *Portrait équestre de Dieudonné*), 1812
Huile sur toile, 43 x 36 cm
Rouen, musée des Beaux-Arts
Inv. 1908.2

« C'est un artiste d'une sincérité absolue dont des études ont fortifié l'œil et la main ».

Charles Clément, *Géricault, étude biographique et critique, avec le catalogue raisonné de l'œuvre du maître*, Paris, Didier & C^{ie}, 1879 (3^e éd.), p. 9

Académie d'homme debout, tirant une corde, 1811-1812
Huile sur toile, 83,3 x 66 cm
Bayonne, musée Bonnat-Helleu
Inv. 78
© Bayonne, musée Bonnat-Helleu / cliché : A. Vaquero.



Le Cheval arabe gris, 1812-1814
Huile sur toile, 60 x 73,5 cm
Rouen, musée des Beaux-Arts
Inv. 1850.3



« Il cherche *son cheval*, il le cherche dans la rue, sur les routes, chez l'oncle Caruel, propriétaire d'une magnifique demeure à Versailles et de plusieurs attelages. Toujours à Versailles dans les écuries de l'Empereur, il peint les étalons célèbres : Tamerlan, Néron. Mais en vérité ce cheval, *son cheval* est en lui, le bel animal c'est lui. »

Denise Aimé-Azan, *La Passion de Géricault*, Paris, Fayard, 1970, p. 62

Études de chevaux, 1814
Mine au graphite et pierre noire sur papier, 21,2 x 28,7 cm
Malibu, The J. Paul Getty Museum
Inv. 88GD46 verso
© J. Paul Getty Museum



“ *Caro m’ è ’l sonno et piu l’esser di sasso,
Mentre che ’l danno et la vergogna dura*”

« Le sommeil m’est cher / Il m’est plus cher encore d’être
de pierre, tandis que le crime et la honte durent. »

Michel-Ange, *Poésies*, 1545, CIX, 16-17

« Le crayon, ainsi que la plume de Géricault, a une mâle allure, des
décisions superbes, une manière magistrale d’attaquer le papier, de le
pénétrer d’un trait, comme pour y faire entrer la forme. La puissance
de la main égale la puissance de la conception, ou plutôt l’une s’unit
à l’autre et elles se complètent réciproquement. Parfois il a des
emportements qui le rapprochent de Michel-Ange. »

Roger Ballu, *Les Dessins, du siècle, Prudhon - Les derniers survivants du XVIII^e siècle -
L’Ecole de David - Géricault*, Paris, Baschet, 1884, p. 17-18

La Nuit, étude d’après Michel-Ange, 1816-1817
Sanguine et encre de Chine sur papier, 16,1 x 20,4 cm
Williamstown, Clark Art Institute

Inv. 1984.17
© Clark Art Institute

